



**ROSS  
MACDONALD**

**LE  
SOURIRE  
D'IVOIRE**

Gallmeister





ROSS MACDONALD, de son vrai nom Kenneth Millar, est né en 1915 en Californie et a d'abord grandi au Canada avant de revenir s'installer aux États-Unis. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est officier de marine dans le Pacifique. À son retour, il publie quatre romans avant la parution de *Cible mouvante* en 1949, le premier livre où apparaît le détective privé Lew Archer. Deux films content les aventures de Lew Archer, incarné à l'écran par Paul Newman. Ross Macdonald meurt en 1983. Il est considéré comme l'un des plus grands écrivains de romans noirs. James Crumley disait avoir relu dix fois son œuvre et James Ellroy lui a dédié le premier volume de sa trilogie de Lloyd Hopkins.

## Le Sourire d'ivoire

Derrière son privé Lew Archer, Ross Macdonald décortique l'Amérique des nantis d'une plume cinglante. [...] Une écriture moderne, tendue à l'extrême, et un goût pour le réalisme social.

TÉLÉRAMA

Du grand art noir.

LIRE

Le détective privé américain, immortalisé par Hammett, peaufiné par Chandler, amené à son zénith par Macdonald.

THE NEW YORK TIMES BOOK REVIEW

Le dernier grand du roman policier américain.

PAUL AUSTER

Ross Macdonald est tout simplement l'un des meilleurs.

MICHAEL CONNELLY



le sourire d'ivoire

DU MÊME AUTEUR

*Cible mouvante*, Gallmeister, totem, 2012.

*Noyade en eau douce*, Gallmeister, totem, 2012.

*À chacun sa mort*, Gallmeister, totem, 2013.

*Le Sourire d'ivoire*, Gallmeister, totem, 2013.

t o t e m

ross macdonald  
le sourire d'ivoire

Traduit de l'américain  
par Jacques Mailhos



Gallmeister

TOTEM n°31

Titre original: *The Ivory Grin (aka Marked for Murder)*

Copyright © 1952 by Alfred A. Knopf, Inc.

Copyright © renewed 1980

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2013, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la présente édition

epdf ISBN : 978-2-404-01038-0

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Sam Ward

Conception graphique de la couverture © Valérie Renaud



*À toutes les petites mains*



## Chapitre 1

ELLE était là, à attendre, devant la porte de mon bureau. C'était une femme trapue, plus petite que la moyenne, vêtue d'un pull à col roulé bleu sous une veste de tailleur bleue informe, et d'une étole de vison bleue qui tentait d'adoucir la silhouette mais n'y parvenait pas. Son visage carré et bronzé en profondeur lui donnait une allure garçonne que confirmaient ses cheveux brun sombre coupés court sur la nuque. Ce n'était pas le genre de femme que l'on s'attendait à voir fraîche et dispose à 8 heures et demie du matin, sauf si elle venait de passer une nuit blanche.

Elle s'écarta pour me laisser ouvrir la porte et me regarda en levant les yeux avec un air de lève-tôt occasionnel surpris par l'apparente coriacité du monde.

— Bonjour, dis-je.

— Monsieur Archer ?

Sans attendre la réponse, elle me tendit une main mate et courtaude. Sa poigne armée de bagues était aussi puissante que celle d'un homme. Lorsqu'elle lâcha prise, ce fut pour appuyer sa main derrière mon coude et me pousser dans mon propre bureau. Elle referma la porte derrière moi.

— Je suis très heureuse de vous voir, monsieur Archer.

Elle m'agaçait déjà.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi êtes-vous heureuse de me voir ?

— Parce que. Asseyons-nous et mettons-nous à l'aise pour discuter.

Sa détermination était dénuée de charme, mais déconcertante chez une femme si menue.

— Vous pensez à un sujet en particulier ?

Elle s'assit dans un fauteuil près de la porte et posa un regard circulaire sur la salle d'attente. Elle n'était ni vaste ni luxueusement meublée, et ma visiteuse sembla prendre acte de cet état des choses. Son seul commentaire fut de faire cliqueter ses poings bagués l'un contre l'autre. Elle avait trois bagues à chaque main, toutes serties de diamants de bonne taille et d'allure authentique.

— J'ai un travail pour vous, dit-elle à l'adresse du canapé vert défraîchi en imitation cuir qui se trouvait contre le mur d'en face. (Elle avait troqué sa pétulance de fillette pour une gravité de petit garçon.) Ce n'est pas ce que l'on pourrait appeler un gros travail, mais je vous paierai bien. Cinquante par jour ?

— Plus les frais. Qui vous envoie ?

— Mais enfin, personne. S'il vous plaît, asseyez-vous. Ça fait des lustres que je vous connais de nom. Des lustres.

— J'aimerais pouvoir en dire autant.

Son regard vague se reposa sur moi, comme fatigué et vieilli après son petit périple à la rude dans ma modeste antichambre. Elle avait des cernes verdâtres. Peut-être qu'elle ne s'était pas couchée de la nuit, après tout. Quoiqu'il en soit, vivacité de fillette ou gravité de petit garçon nonobstant, elle avait l'air d'avoir une cinquantaine d'années. Les Américains ne vieillissent jamais : ils meurent – elle le savait, et ses yeux portaient la trace de cette connaissance coupable.

— Appelez-moi Una, dit-elle.

— Vous vivez à Los Angeles ?

— Pas exactement. Le lieu où je vis n'a aucune importance. Je vais vous dire ce qui en a, si vous voulez que je sois directe.

— Le contraire me chagrinerait.

Ses yeux secs et durs parcoururent ma personne de manière presque tangible et se fixèrent sur ma bouche.

— Vous avez l'air correct. Mais je trouve que vous avez un côté Hollywood quand vous parlez.

Je n'étais pas d'humeur à échanger des compliments. Sa voix au tranchant brisé et la manière qu'elle avait d'alterner bonnes et mauvaises manières m'ennuyaient. C'était comme parler simultanément à plusieurs personnes dont aucune n'eût été tout à fait finie.

— Simple carapace. (J'accrochai son regard et le soutins.)  
Je rencontre des tas de gens différents.

Elle ne rougit pas. Son visage parut juste un peu congestionné l'espace d'un instant, puis cela passa et le petit garçon mal fini qu'elle abritait en elle en vint aux faits :

— Dites-moi, est-ce qu'il vous arrive souvent de trancher la gorge de vos clients ? J'ai eu quelques expériences décourageantes.

— Avec des détectives ?

— Avec des êtres humains. Les détectives sont des êtres humains.

— Vous débordez de compliments ce matin, madame...

— Je vous l'ai déjà dit : contentez-vous de m'appeler Una. Je ne suis pas hautaine. Puis-je vous faire confiance pour vous occuper de mon problème et ensuite m'oublier ? Prendre votre argent et vous occuper de vos affaires ?

— Mon argent ?

— Tenez.

Elle sortit un billet froissé d'un sac à main en cuir bleu et me le lança comme si c'était un vieux Kleenex, et moi

une corbeille à papier. Je l'attrapai. C'était un billet de 100 dollars, mais je ne l'empochai pas.

— Les acomptes, c'est toujours bon pour établir des liens de loyauté, dis-je. Je vous trancherai quand même la gorge, évidemment, mais je vous ferai d'abord une injection de pentothal.

— Pourquoi, dit-elle d'une voix sombre à l'adresse du plafond, pourquoi les gens d'ici se donnent-ils tant de mal pour essayer d'être drôles? Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je ferai ce que vous voudrez tant que ce n'est ni illégal ni totalement absurde.

— Ma proposition n'a rien d'illégal, dit-elle d'un ton sec. Et je vous promets qu'elle est sensée.

— Tant mieux.

Je rangeai le billet dans le compartiment à billets de mon portefeuille, où il se retrouva tout esseulé, puis j'ouvris la porte qui donnait sur mon antre.

À l'intérieur, il y avait trois chaises et pas de place pour une quatrième. J'ouvris le store vénitien et pris place sur ma chaise pivotante, derrière le bureau. La chaise à accoudoirs où je lui fis signe de s'asseoir se trouvait face à moi, de l'autre côté du bureau. Elle choisit de s'asseoir sur la chaise droite posée contre la cloison, loin de la fenêtre et de la lumière.

Croisant ses jambes pantalonnées, elle cala une cigarette dans un petit fume-cigarette en or et l'alluma avec un petit briquet en or.

— Venons-en à ce travail. Je veux que vous retrouviez quelqu'un, une jeune femme de couleur qui travaillait pour moi. Elle est partie de chez moi il y a deux semaines. Le 1<sup>er</sup> septembre, pour être exacte. Bon débarras, en ce qui me concerne. Sauf qu'elle est partie avec deux ou trois petites

choses qui m'appartiennent. Une paire de boucles d'oreilles en rubis, un collier en or.

— Couverts par l'assurance ?

— Non. En réalité, ils n'ont pas grande valeur. C'est purement sentimental, vous comprenez ? J'y suis très attachée, sentimentalement parlant.

Elle tenta d'avoir l'air sentimental et loupait son coup.

— C'est plutôt le genre d'affaire que l'on confie à la police.

— Je ne crois pas. (Son visage se ferma, dur comme un bloc de bois brun.) Vous gagnez votre vie en retrouvant des gens, pas vrai ? Et vous cherchez à me convaincre de ne pas vous employer ?

Je sortis le billet de cent de mon portefeuille et le laissai tomber devant moi sur le bureau.

— On dirait bien.

— Ne soyez pas si susceptible. (Elle força sa petite bouche sinistre à s'étirer pour former un sourire.) La vérité, monsieur Archer, c'est que je suis bonne pâte avec les gens. Je m'y attache bêtement. Tous les gens qui ont jamais travaillé pour moi, même ceux qui m'ont grugée... eh bien que voulez-vous, je m'en sens responsable. J'avais vraiment de l'affection pour Lucy, et il faut croire que j'en ai encore. Je ne voudrais pas lui causer d'ennuis, non. Jamais je n'irais lui coller la police sur le dos. Tout ce que je veux, c'est lui parler et récupérer mes bijoux. Je pensais que vous pourriez m'aider...

Elle ferma ses paupières à petits cils énergiques sur ses yeux noirs et durs. Peut-être entendait-elle une bande-son de violons fort lointains. Tout ce que moi j'entendais, c'était les bruits de moteurs et les klaxons des embouteillages sur le boulevard, un étage plus bas.

— Je crois que vous avez dit qu'il s'agissait d'une Noire.

— Je ne suis pas quelqu'un de raciste...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Personne ne peut retrouver une fille noire dans cette ville. J'ai déjà essayé.

— Lucy n'est pas à Los Angeles. Je sais où elle est.

— Pourquoi n'allez-vous pas tout simplement lui parler ?

— C'est mon intention. Mais je préfère me renseigner d'abord sur ce qu'elle fabrique. Avant de la rencontrer, je veux savoir qui elle voit. Et aussi qui elle verra après.

— C'est plutôt sophistiqué comme approche, pour retrouver de la verroterie. Vous cherchez quoi au juste ?

— Ça ne vous regarde pas.

Elle essaya de dire cela avec un entrain et une gaieté de petite fille, mais son agressivité filtra à travers le masque.

— Je crois que vous avez raison. (Je poussai le billet vers elle et me levai.) En fait, votre affaire m'a tout l'air d'être une chasse aux chimères. Vous devriez consulter les petites annonces du *Times*. Vous y trouverez des tas de détectives qui se nourrissent exclusivement de ce genre de gibier.

— Bon Dieu, on dirait bien que c'est un honnête homme, dit-elle en aparté comme si son alter ego se fût trouvé juste à côté d'elle. C'est entendu, monsieur Archer, me voilà tout à vous.

L'image ne m'excitait pas : je ressentis l'accès d'apathie adéquat.

— En fait, je suis pressée. Je n'ai pas le temps de faire les vitrines. Je suis même prête à reconnaître que je suis dans de sales draps.

— Voilà qui nous éloigne beaucoup du menu larcin et de la bimbeloterie de boulevard. Vous auriez pu trouver une meilleure histoire. Mais je vous en prie, ne cherchez pas.

— Je ne cherche pas. C'est la vérité. En travaillant chez moi, Lucy a naturellement découvert mes affaires de famille. Et disons qu'elle est partie dans une atmosphère de rancœur.



Pas de mon côté, du sien. Il y a une ou deux choses qui pourraient me mettre dans l'embarras si jamais elle décidait de les diffuser. C'est pour cela que je veux savoir qui elle voit. Ça me permettra de tirer mes propres conclusions.

— Si vous m'en disiez plus au sujet de ces choses embarrassantes...

— Non, n'y comptez pas. Si je suis venue vous voir c'est justement pour empêcher qu'elles filtrent. Ça vous va, question franchise ?

Son histoire ne me plaisait toujours pas, mais sa seconde version était tout de même meilleure. Je me rassis.

— Quel genre de travail faisait-elle pour vous ?

Elle hésita un instant.

— Ménage, cuisine. Bonne à tout faire. Son nom complet est Lucy Champion.

— Et où travaillait-elle pour vous ?

— Chez moi, évidemment. Vous n'avez pas besoin de savoir où ça se trouve.

Je ravalai mon irritation.

— Et où est-elle, maintenant ? À moins que ce soit encore un secret ?

— Je sais que j'ai l'air déraisonnable et suspicieuse, dit-elle. Croyez-moi, je me suis déjà brûlé les doigts. Mais vous ferez ce travail pour moi, n'est-ce pas ?

— Au point où on en est...

— Elle est à Bella City, au nord, dans la Vallée. Vous allez devoir faire vite pour y être avant midi. C'est à deux bonnes heures de route d'ici.

— Je sais où c'est.

— Parfait. Une de mes amies l'a vue là-bas hier, dans un restaurant de Main Street, près du carrefour d'Hidalgo. Mon amie a parlé avec le serveur, et il lui a dit que Lucy déjeunait là tous les jours, entre midi et une heure. C'est un

café qui fait aussi vente d'alcool et qui s'appelle le Tom's. Vous ne pouvez pas le manquer.

— Une photo de Lucy serait un plus.

— Je suis désolée. (Elle ouvrit grand ses mains et les écarta en un geste réflexe qui situait ses racines ancestrales sur la rive nord de la Méditerranée.) Tout ce que je peux faire, c'est vous la décrire. C'est une jeune et jolie Noire, mais d'un teint si clair qu'elle pourrait passer pour une Sud-Américaine, ou une Hispanique californienne. Elle a de beaux et grands yeux marron, et une bouche pas trop épaisse, comme certains peuvent avoir. Elle a aussi une jolie petite silhouette, si elle n'était pas si maigrichonne.

— Quel âge ?

— Pas vieille. Moins... Enfin, plus jeune que moi. (Je remarquai la correction, ainsi que la flatterie personnelle sous-jacente.) Je dirais une petite vingtaine d'années.

— Cheveux ?

— Noirs. Coiffés en carré raide. Elle se les lisse à l'huile.

— Taille ?

— Cinq ou six centimètres de plus que moi. Je fais 1,58 m.

— Signes particuliers ?

— Ses jambes sont son plus bel atout, et elle le sait très bien. (Una était incapable d'adresser un compliment à une autre femme sans le ternir immédiatement.) Elle a le nez un peu en trompette. Ce serait mignon si ça ne vous donnait pas l'impression que ses narines vous fixent continuellement.

— Qu'est-ce qu'elle portait quand votre amie l'a vue ?

— Un tailleur pied-de-poule noir et blanc en peau d'ange. C'est comme ça que j'ai su qu'il s'agissait bien d'elle. Je le lui ai offert il y a deux mois. Elle se l'est ajusté à sa taille.

— Ce n'est donc pas lui que vous cherchez à récupérer.

Ma remarque sembla toucher un point sensible. Elle ôta le mégot qui s'était éteint dans son fume-cigarette et l'écrasa nerveusement dans le cendrier à côté de sa chaise.

— J'en ai déjà beaucoup supporté de votre part, monsieur.

— Nous sommes à peu près à égalité, dis-je. Je tiens les scores. Je ne voudrais surtout pas vous laisser croire que vous me pousserez très loin avec votre billet de cent. C'est une chose à laquelle je dois faire attention, dans ce quartier. Vous êtes suspicieuse. Je suis susceptible.

— Vous parlez comme si vous vous étiez fait mordre par un ours. Seriez-vous par hasard malheureux en ménage ?

— J'allais justement vous poser la même question.

— Ne vous en faites pas pour mon ménage. Tout d'abord... Je ne veux pas que vous parliez à Lucy. (Elle changea, ou feignit de changer subitement d'humeur.) Oh et puis zut, c'est ma vie, et je la vis. Nous perdons du temps. Acceptez-vous oui ou non de faire ce que je vous demande ? Ni plus, ni moins ?

— Certainement pas plus. Elle ne déjeunera peut-être pas dans ce restaurant aujourd'hui. Si elle s'y montre, je la suis, je note les lieux où elle se rend, les gens qu'elle voit. Et puis je vous en informe ?

— Oui. Cet après-midi, si possible. Je serai au Mission Hotel, à Bella City. Demandez Mme Larkin. (Elle jeta un coup d'œil à la montre en or carrée qu'elle portait au poignet droit.) Vous feriez mieux d'y aller. Si elle quitte la ville, prévenez-moi immédiatement et suivez-la.

Elle gagna la porte du couloir d'un pas vif et décidé, comme pour tracer le plus court chemin entre les différentes choses qu'elle recherchait. Sous sa coupe au carré, sa nuque paraissait lourde, gonflée de muscles, comme si elle s'en était souvent servie lors de luttes entre mâles dominants, ou bien pour faire l'autruche. En passant la porte, elle se

retourna et sa main droite jaillit de son vison en signe d'au revoir. Sa main gauche remonta son étoile sur son cou, et je me demandai si elle ne se servait pas de cet accessoire pour masquer cette grossièreté révélatrice.

Je retournai à mon bureau et composai le numéro de mon service de messagerie. Debout à la fenêtre, je regardai le trottoir d'en bas à travers les lattes du store. Il grouillait d'une jeune foule pétillante de gars et de filles bourdonnant, frétilant dans leur quête de bonheur et de dollars.

Una émergea au milieu de cette masse, sombre et ratatinée par la hauteur depuis laquelle je l'observais. Elle tourna vers le haut de la rue, tête tendue en avant au bout de sa nuque puissante, comme un bélier massif poussé vers une porte indestructible. À la cinquième sonnerie, le standard me répondit d'un guilleret gazouillis féminin. Je l'informai que je quittais la ville pour le week-end.

## Chapitre 2

Du haut de la côte j'apercevais les montagnes formant l'autre versant de la vallée, qui remontaient comme des dalles de granite posées de biais contre le ciel de faïence bleue. En dessous de moi, la route sinuait dans les collines brunes de septembre parsemées des points d'encre noire que jetaient les ombres des grands chênes. Entre ces collines et les montagnes lointaines, le fond de la vallée était tapissé des festons vert vif des vergers, des pièces de gros velours marron des champs labourés, de l'industriel patchwork des jardins maraîchers. Bella City se trouvait là, petite ville tentaculaire poussiéreuse, naniisée et nettoyée par la clarté de l'espace. J'y descendis.

Les abattoirs des coopératives d'éleveurs se dressaient comme des hangars d'aviation le long des prairies vertes.



